

ils ont enlevé à la ville tout caractère d'antiquité pour lui laisser l'aspect insignifiant d'une cité moderne.

Le cimetière musulman, que nous trouvons tout hérissé de colonnettes, de constructions bizarres et de petites coupoles en ruines, renferme quelques tombes célèbres : celles de Fatima, la petite-fille de Mahomet; de Mohaviah, le chef de la dynastie des Ommiades; de Ibn-Asâker, l'historien de Damas, et de trois femmes du prophète.

La porte Bab-el-Djabyah, que l'on rencontre ensuite, fait le pendant occidental de Bab-el-Charki et termine de ce côté l'ancienne rue Droite. Elle eut aussi trois ouvertures, dont une seule subsiste en partie; c'est celle du sud. Je me demande s'il ne serait pas plus raisonnable de supposer que, de tout temps, les voyageurs arrivant de Palestine, et par conséquent Saul et ses compagnons, ont dû aborder la ville par cette porte de l'occident, plutôt que d'aller dans un très inutile détour chercher, à deux kilomètres d'ici, celle de l'orient, s'ouvrant sur la même rue Droite. Par elle on arrivait presque immédiatement dans la maison de Judas, si celle-ci fut là où la tradition nous la montre. En tout cas, j'examine avec vénération les pierres de l'antique ouverture, et je regrette amèrement qu'on n'ait rien édifié ni là-bas ni ici pour dire : « Le grand converti est passé sous cet arceau, et l'Église a pensé qu'il fallait le transformer en une porte triomphale. » Je lis tout simplement sur le linteau que Nouredin a restauré cette porte.

Laissant derrière nous la longue rue dite Route des caravanes de la Mekke, qui, sur un espace de deux kilomètres, traverse du nord au sud le grand faubourg d'El-Meidan ou de l'Hippodrome, nous montons vers le château à travers une rue assez large où les armuriers se sont donné rendez-vous pour établir leurs ateliers. C'est au reste le quartier militaire. Le Séraï à notre gauche est occupé par des soldats aussi bien que les casernes d'Ibrahim-Pacha, qui lui font suite. Au delà se trouve la Tekkèh, un superbe hôpital que Sélim I<sup>er</sup> fit bâtir au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle pour les pèlerins allant à la Mekke. Son massif de petites coupoles dominées par la mosquée et deux sveltes minarets est d'un joli effet. La cour intérieure mérite surtout une visite. La galerie qui l'entoure est soutenue par des colonnes de marbre, de granit et de porphyre, ajustées au hasard, avec des bases ou des chapiteaux de bronze, splendides débris d'antiques monuments. Le faubourg El-Amara, au nord de la citadelle, ne nous tente pas plus qu'Es-Salaliyeh, bien plus loin dans la même direction, au delà des jardins et des innombrables canaux qui les arrosent. Par la porte de Fer, Bab-el-Hadid, où les restes du double rempart romain sont encore visibles, nous rentrons dans la ville pour donner un dernier coup d'œil au bazar des Grecs et faire quelques emplettes. M. Vigouroux rêve d'avoir son écuelle comme Diogène. Je suis trop heureux de lui assurer ce modeste souvenir en cuivre frappé. On nous montre l'allée de platanes

où d'innombrables chrétiens furent pendus lors des massacres de 1860.

Les rues de la ville sont moins sales que dans le reste de l'Orient. On dit féérique l'intérieur des maisons, que nous trouvons fort médiocres au dehors. Les cours, environnées de portiques et plantées d'orangers, y ont, paraît-il, des vasques de marbre où de superbes jets d'eau, jaillissant au milieu des massifs de roses et de myrtes, rafraîchissent l'atmosphère. Des perdrix et des oiseaux familiers y voltigent agréablement. Le type de la population est remarquable. Son caractère est peu commode, si l'on en croit le proverbe : *Chami, choumi* : « Damasquin, coquin. »

Du haut de la terrasse des Pères, nous contemplons une dernière fois le paysage. La ville et ses vastes faubourgs se déroulent à nos pieds, sillonnés de rues capricieuses et étroites qui se coupent, s'entremêlent et forment le dédale le mieux réussi. D'innombrables mosquées, bâties souvent en pierres noires et blanches gracieusement alternées, arrondissent harmonieusement leurs blanches coupes et élèvent vers le ciel une forêt de hardis minarets. Au centre, la Grande Mosquée domine tout le reste, comme un aigle qui déploie ses ailes, et dont le dôme haut de quarante-cinq mètres serait la tête. Entourée de sa riche ceinture de jardins, la grande cité est vraiment belle, mais un khamsin énervant vient de se lever et commence à la couvrir d'une brûlante poussière. Il coupe court à notre contemplation et à toute

poésie. Le désert doit être affreux à cette heure. L'horizon se charge de nuages. Les villages lointains disparaissent dans l'ouragan. Il n'y a plus qu'à partir.

Le drogman et les moukres nous font leurs adieux. Alors seulement on me dit qu'Ahmed n'est pas le frère d'Abeth, mais un jeune chrétien qui nous a suivis dans l'espoir de ne plus nous quitter. C'est s'expliquer trop tard, la voiture va partir, cet enfant a une mère, et d'ailleurs ce n'est qu'un enfant.

Beyrouth, samedi 7 avril.

Nous avons traversé de nuit les montagnes du Liban par un orage effroyable. La pluie tombait à torrents. A onze heures nous étions à Chtora, où il aurait fallu descendre, si nous avions voulu remonter jusqu'à Baalbek. Les instances de l'hôtelier, qui parle français, ne nous ont pas déterminé à modifier nos plans de voyage, et nous ne visiterons pas les ruines de l'antique Héliopolis.

Au jour et à travers les dernières ondées, nous admirons les montagnes du Liban. Elles sont pittoresques et soigneusement cultivées. Les populations qui y vivent ne ressemblent en rien à celles que nous avons vues jusqu'ici en Orient. Nous nous réjouissons en pensant qu'elles sont catho-

liques par la foi et françaises par le cœur. Des mûriers bien entretenus, des vignes produisant des vins exquis, rosés ou couleur d'or, des céréales abondantes, font la richesse du pays. De nombreux villages se détachent çà et là, agréablement suspendus aux flancs des montagnes. Les champs, disposés en terrasses, conservent malgré la fréquence des orages toute la terre végétale. Des pins poussent sur les pics les plus élevés et fournissent d'excellents bois pour la construction des navires. Nous observons que les cèdres sont rares dans la contrée. La route construite par M. de Perthuis est magnifique. On ne la suit qu'en soldant un droit de péage. Bientôt les palmiers commencent; c'est signe que nous avons quitté les hauteurs. Enfin nous apercevons Beyrouth. La ville est jolie. Les Arabes dans leurs poésies la comparent à une fière sultane couchée sur un lit de verdure, et qui rêve en regardant la mer. Cette mer est calme, et ses flots d'azur miroitent sous les premiers feux du soleil. A travers la promenade des Pins et des rues où les enseignes françaises nous font oublier l'Orient, la voiture des Messageries nous dépose tout ébahis, au milieu de gens qui parlent notre langue, sur la place des Canons.

Les PP. Jésuites doivent être nos hôtes. Quelle splendide maison ils possèdent ici! Collège, université, imprimerie, école de médecine, tout s'y trouve groupé. Les supérieurs nous font un accueil des plus sympathiques. Les journaux turcs avaient annoncé notre arrivée. Pour nous délasser d'une

nuit de voiture nous demandons à aller prendre un bain. A midi nous sommes présentés à tous les religieux. Ils sont soixante-dix environ. Parmi eux quelles têtes vénérables! Quels énergiques lutteurs! Quels soldats de la vérité! Leur œuvre à l'étranger est admirable. Le soir nous parcourons la ville, conduits par un guide aussi intelligent qu'aimable, le P. Jullien, dont j'ai parlé ailleurs. L'archéologue y trouve peu à voir. La population est active et avenante. Les costumes sont gracieux. J'achète des photographies qui complètent mes collections de l'Orient.

Dimanche, 8 avril.

On me prie de dire un mot aux élèves du collège. Ils sont six cents, et la bourgeoisie de Beyrouth achève de remplir la belle église. Il m'a paru intéressant de parler à cet auditoire, avide d'entendre les prédicateurs français. A midi nous allons dîner chez M<sup>r</sup> Debs, l'archevêque maronite. Les détails que nous donne ce prélat intelligent et zélé, sur l'organisation et les mœurs simples et primitives de son clergé, nous font plaisir. Des prêtres catholiques mariés, chefs de famille, labourant chaque jour leurs terres, vivant dans une grande pauvreté, pieux, modèles de leurs paroissiens, soumis à leurs évêques, tout cela est nouveau pour nous et très ordinaire ici. Le soir nous visitons les

PP. Lazaristes et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. La mère Gélase, portant vaillamment ses quatre-vingts ans et modestement sa célébrité dans l'Ordre, nous raconte avec une simplicité charmante les œuvres héroïques qu'elle a fondées. Son assistante, la sœur Marguerite, nous a paru une femme distinguée. Leur vaste établissement occupe la place d'un ancien temple dédié à *Jupiter Très Bon, Très Grand, Héliopolitain*. Une statue du dieu avait été érigée, par un certain Titus Pontius Maximus, sur le piédestal qui supporte maintenant la statue de saint Vincent de Paul. Je ne trouve pas mauvais que le roi de l'Olympe ait cédé la place à ce *bon monsieur Vincent*. Celui-ci du moins a fait quelque bien à l'humanité.

Des colonnes couchées à terre, des citernes ou des tombeaux creusés dans le roc, des sarcophages sur la route de Saïda et sur celle de Tripoli, des inscriptions grecques et latines sans importance, un oratoire en briques marquant à l'est de la ville le lieu où saint Georges aurait lutté avec le dragon et occupant la place d'un temple païen : voilà tout ce qu'il reste de l'ancien Berytus. Nous rentrons pour causer avec nos hôtes, qui, ayant tout vu dans ce vieil Orient, objet de nos études, deviennent pour notre curiosité des livres vivants aussi rares qu'instructifs.

Lundi, 9 avril.

Nous sommes attendus chez le Patriarche maronite, qui est le roi du Liban. En été il habite dans la montagne. En hiver il se tient près de la côte à Bicheurch, où la voiture de M<sup>sr</sup> Debs va nous conduire ce matin. Au Caire les cochers crient à la foule : « Gare à tes pieds ! » Ici on dit : *Darak!* « Gare à ton dos ! » Le P. Guillermin est arrivé par le bateau français. Nous l'emmenons avec nous; il ne doit plus nous quitter jusqu'à Athènes.

La promenade en calèche est délicieuse. Une halte au Nahr-el-Kelb nous donne l'occasion de vérifier les signatures séculaires des conquérants qui ont gravé sur la montagne leurs titres de gloire, au cours de leurs sanglantes expéditions. On sait qu'entre la base des contreforts du Liban et la mer, les grèves étroites sont à tout instant envahies par des promontoires rocheux qui interceptent la route. Pour passer en masse avec des chevaux, des vivres et des munitions, les grandes armées durent tailler dans la pierre des chemins contournant ces promontoires. C'est au cours de ce travail que les artistes de l'époque ébauchèrent sur le roc des stèles en l'honneur de rois qu'ils escortaient.

Trois bas-reliefs sont l'œuvre des Égyptiens : un

se voit près de la route, non loin du fleuve, et deux autres sur la montagne. Tous ont été placés fort à propos sur des points où le terrain, nivelé en guise de plate-forme, permettait aux passants de les examiner à l'aise. Aujourd'hui ils sont fort peu apparents. Les Assyriens, peut-être parce qu'ils sont passés ici plus souvent, ont été plus prodigues de ces sortes de sculptures. On en voit six, trois au bas de la montagne et trois au haut, intercalées avec celles des Égyptiens. Leurs souverains sont aisément reconnaissables à la longue barbe et à la tiare conique. Un des rois Assyriens lève la main droite en l'air. Un autre tient une masse d'armes et témoigne sa puissance par des signes symboliques, une étoile, un sceptre et un disque gravés à côté de lui. Il y avait aussi des inscriptions, mais nous n'en pouvons rien lire. Les plus habiles trouvent ici la physionomie et les titres royaux d'Assarhaddon. Téglathphalasar, Assournazirpal, Salmanasar II et Sennachérib y sont aussi représentés. Le Pharaon qui est au sixième bas-relief, de forme carrée avec corniche et moulure égyptienne, et au huitième avec Ammon, est le célèbre Ramsès II. En 1860-61, l'armée française a gravé aussi sur ces rochers les noms de Napoléon III, de Beaufort d'Hautpoul, d'Osmond, de Ducrot et des régiments expéditionnaires; mais cette inscription n'arrivera pas à la postérité, car elle commence à être fort compromise. Celle de Marc-Aurèle, près du fleuve, se trouve, au contraire, merveilleusement conservée après dix-sept

cents ans d'existence. Ces Romains étaient uniques pour faire grand et durable.

Les anciens appelaient volontiers Lion, Loup, Chien, les fleuves qui, dans la rapidité de leur cours, faisaient, aux jours d'orage, retentir les montagnes du bruit de leurs mugissements. Ici même un rocher, taillé en piédestal, portait la statue d'un chien ou plus probablement d'un loup. Le nom de Kelb, Chien, est moderne. La dénomination antique était Lycus. Le loup avait la gueule ouverte, et quand le vent de la mer s'y engouffrait, on entendait un bruit lugubre où les plus malins distinguaient des oracles.

Après une petite halte à Djouneh, où l'on nous a préparé des rafraîchissements, trois montures, heureusement solides, nous conduisent à la résidence du patriarche; c'est-à-dire à moitié chemin du ciel et par un sentier aussi escarpé que celui du paradis. Nous sommes aussitôt introduits dans le divan où les vicaires généraux, dont l'un est archevêque, les chanoines et les secrétaires de Sa Béatitude nous attendent. Le patriarche ne tarde pas à arriver lui-même. C'est un vieillard de quatre-vingt-trois ans, petit, séduisant, fin, distingué, vénérable et surtout ami des Français. En fait de langues européennes il ne parle que l'italien, ayant jadis vécu à Rome. Cela me vaut l'honneur de tenir la conversation. Il m'exprime tout son dévouement pour la France et son regret de la faiblesse que notre gouvernement vient de montrer en déplaçant le consul de Damas. Ce qu'il me dit

n'est pas nouveau, car nous avons recueilli cette pénible impression partout où nous sommes passés, au Caire, à Jérusalem, à Damas et ici, sur les lèvres de tous nos vrais amis, depuis le dernier de nos moukres jusqu'au fils d'Abd-el-Kader; mais le patriarche exprime ses sentiments avec une telle émotion, que sa parole me pénètre douloureusement. Il s'en aperçoit, et, prenant ma main, il la porte à son cœur en ajoutant : « Ce que je viens de dire vous attriste, mais ma sincérité ne saurait vous déplaire. Depuis que ce cœur, dont les palpitations se ralentissent avec l'âge, a su aimer quelque chose, il a battu pour la France. Par ma bouche, ceux qui m'entourent ici et ceux qui m'obéissent dans nos montagnes vous en disent autant. Ce qui vous arrive d'heureux nous transporte d'allégresse; ce qui vous amoindrit nous humilie et nous afflige. Dites à votre gouvernement avec quelle fidélité nous restons les Français de l'Orient. Rien ne saurait nous faire oublier les traditions séculaires qui nous unissent. A toute heure, par le cœur, par la prière, par l'espérance, nous sommes siens. » Et, tandis qu'il parlait, l'auguste vieillard semblait transfiguré sous le feu d'un saint enthousiasme. Son entourage s'est levé en applaudissant. J'ai accepté de transmettre à qui de droit cette touchante déclaration, et je sais qu'elle sera bien accueillie.

A table les conversations particulières n'ont fait que confirmer celle du patriarche. Ces gens-là ont vraiment le cœur et l'œil chez nous. Ils paraissent

être des hommes d'action. Un jeune supérieur de collège, Simon Mourad, l'émissaire du patriarche qui est venu nous prendre à Beyrouth, me frappe par son ardeur, sa générosité et son énergie. Les Maccabées devaient être de cette trempe. Le secrétaire du vénérable vieillard est un jeune homme distingué, et M<sup>sr</sup> Massada un saint prélat.

En rentrant à Beyrouth nous apprenons qu'il plaît au bateau français de partir ce soir, et non plus demain matin. En hâte nous prenons congé des Révérends Pères, qui nous ont donné l'hospitalité la plus large, la plus prévenante et la plus cordiale. Nous ne perdrons jamais le souvenir des hommes d'élite que nous avons rencontrés là.

Le soleil se couche au moment où nous arrivons à bord de l'*Amazonie*. Les flots prennent une teinte plus azurée; les sommets des montagnes sont encore éclairés par les rayons d'une lumière incertaine, et la ville, au milieu de ses bouquets de muriers, de sycomores, de lilas, au-dessus desquels se balancent quelques palmiers, semble nager dans un nuage d'or et de pourpre qui multiplie la vie en paraissant la voiler. Peu à peu le soleil s'éteint à l'horizon. Les étoiles se montrent dans le ciel bleu. Demain nous nous réveillerons à Tripoli.